

LE REFUS

Banlieue de Baden-Baden – Allemagne

Andréas entra dans la chambre sans faire de bruit, mais sa présence suffit à faire ouvrir les yeux de son grand-père.

- *Ah, c'est toi... Entre mon petit..., je ne dormais pas..., je t'attendais !*

Hans-Peter Schmitz se sentait terriblement fatigué, il venait de fêter ses 91 ans.

- *Tu voulais me voir Opa (pépé) ?* demanda le jeune homme en lui déposant un baiser.

- *Assieds-toi* », dit le vieillard. Il tapota du plat de la main sur un coin du matelas, *tu ne connais pas la France, n'est-ce pas ?*

Son petit-fils secoua négativement la tête, étonné par cette question.

- *J'ai un service à te demander, continua-t-il, j'aimerais que tu m'y conduises le week-end prochain.* Il leva la main avant que le jeune homme ne l'interrompe, *je sais ce que tu vas me dire, que je suis trop vieux pour faire un aussi long voyage, que ce n'est pas raisonnable, que je suis trop fatigué... Je sais tout cela, c'est pour cette raison que je ne demande pas à ton père. Tu es jeune Andréas, toi seul peux me comprendre, tu as dans les yeux cet incendie que les années s'éteignent à éteindre, regarde les miens, il ne reste plus qu'une petite flamme, s'il te plaît ne souffle pas dessus, laisse la me chauffer encore un peu.*

- *Mais pourquoi Opa, pourquoi maintenant ?*

- *Avant de mourir, j'aimerais retrouver quelqu'un dans un petit coin de France, un petit coin perdu au fin fond du Massif central, quelqu'un que je n'ai pas revu depuis 1945.*

- *Tu y as vécu une histoire d'amour, c'est ça ?* demanda Andréas en souriant.

- *Une histoire d'amour, oui... et une histoire de mort aussi, j'ai tué là-bas pour la première et la dernière fois, il y a tellement longtemps.*

- *C'était la guerre ?*
- *Je vais te raconter !*

Hans-Peter se redressa, cala son dos contre deux oreillers, toussa pour s'éclaircir la voix. *Oui c'était la guerre... J'avais quitté l'Allemagne en laissant derrière moi les deux êtres à qui je tenais le plus, ma femme et mon fils. J'avais traversé des frontières, des rivières, des ponts, traversé des régions dont j'ai oublié le nom, pris des trains, des voitures, des camions, j'avais déjà connu les larmes, la peur, le sang, j'avais frôlé la mort cent fois, j'avais maudit, j'avais prié, j'avais pleuré... j'étais en très mauvais état quand je me suis retrouvé dans ce petit village Français au milieu des forêts de sapins, isolé, coupé du monde, dans un décor ressemblant comme deux gouttes d'eau à notre Forêt noire. Nous étions une dizaine de soldats dirigés par un officier qui ne valait pas mieux que nous. Notre mission consistait simplement à surveiller la route et à protéger le pont, mais depuis que nous étions en poste, il n'y avait que le calme qui berçait nos journées.*

Peter-Hans posa la main sur le genou de son petit-fils

- *Mais ne va pas croire que c'était les vacances. On n'oubliait pas que nous étions dans un pays ennemi et même si nous avions tenté de l'oublier, la population savait nous le rappeler. Les regards se dérobaient quand nous passions, les conversations s'arrêtaient, les volets se fermaient, nous étions les sales boches, ceux qui détenaient leur mari, leur père, leurs fils, nous étions les envahisseurs, les ennemis... Comment leur en vouloir ? Moi je n'avais qu'une ennemie... C'était la guerre ! Les choses auraient dû rester comme cela, les uns d'un côté et les autres de l'autre, et pourtant... ! Pourtant, les choses ont changé.*

C'était juste pendant le déjeuner. Les paysans..., enfin ce qu'il en restait, c'était des femmes, des enfants et des vieillards..., avaient coupé le blé toute la matinée, il ne restait plus qu'à le mettre à l'abri. Mais d'un coup de gros nuages noirs ont caché le soleil, le tonnerre grondait au loin et des éclairs zébraient le ciel, jamais ils n'auraient le temps de rentrer la moisson. Alors d'un commun

accord, l'officier et nous tous, nous avons décidé de leur venir en aide. Tu sais, le blé ne connaît rien des frontières... ! Qu'il soit français ou allemand, le pain a toujours le goût de l'effort. Nous avons chargé la paille sur les charrettes, attelé leur convoi derrière nos camions, nous avons couru comme eux, sué comme eux, espéré comme eux, sans parler, simplement en se regardant et quand l'orage a éclaté, le dernier chargement franchissait les portes de la grange... La récolte était sauvée. Le soir on frappa à notre porte, c'était un enfant avec de grands yeux tristes, il tenait à la main un panier d'osier dans lequel reposaient un lapin, un poulet, deux douzaines d'œufs et trois litres de vin. J'ai pris le panier dans les bras, mais c'est l'enfant que j'aurais voulu serrer, il avait l'âge du mien, il était beau comme ton père devait l'être.

- Vous avez des nouvelles de mon papa ? M'a-t-il demandé, Il s'appelle Robert... Robert Vaugris, il est prisonnier chez vous, en Allemagne.

J'ai passé ma main dans ses cheveux

- Ne t'inquiète pas, il va bien... ! Il va très bien !

- C'est quand que vous me le rendez mon père, monsieur ? Hein, c'est quand ?

- Bientôt, j'ai répondu en retenant mes larmes, bientôt..., dans pas longtemps, c'est presque fini.

Ce soir-là, je n'ai pas mangé, je suis monté dans ma chambre, je me suis jeté sur mon lit, j'ai caché mon visage au fond de mes mains et mes yeux ont pleuré.

Au fil des semaines et grâce à cet orage, Fernand s'était habitué à nous, et nous habitués à lui. Il nous rendait visite de plus en plus souvent, il tournait autour des camions, s'intéressait à la mécanique. Nous avions toujours un morceau de chocolat dans la poche, un biscuit. Il se laissait apprivoiser petit à petit... et nous aussi... Nous ne nous en rendions pas compte. Il venait parfois en début d'après-midi, quand le village faisait la sieste, nous nous mettions à l'ombre sous le pommier, il s'asseyait à côté de moi sur le banc de pierre et nous nous racontions nos vies, nos pays et nos espoirs. La guerre était stupide, le père de ce garçon

était dans mon pays et moi j'étais dans le sien à côté de son fils, pourquoi était-ce si difficile de remettre chacun à sa place ?

Puis notre officier tomba gravement malade, il fut rapatrié en Allemagne et celui qui le remplaça débarqua un matin, un peu avant midi, dans la cuisine.

- Vous êtes en avance mon lieutenant, dis-je en me mettant au garde à vous.

- Toujours et partout, je suis en avance d'une heure !

Ce fut la seule phrase qu'il prononça avant de disparaître dans sa chambre et nous avons compris tout de suite, que plus rien ne serait comme avant.

C'était un fou furieux, un malade, un fanatique

- Première chose : Je ne veux plus voir de civils traîner par ici, c'est compris ? dit-il, en nous rejoignant en début d'après-midi. Nous sommes en guerre... ! Ces gens sont nos ennemis et leurs enfants, nos ennemis de demain. Pas d'échanges, pas de dialogues... Nous devons inspirer la crainte, la terreur et le respect... Que je n'aie jamais à vous le redire, d'ailleurs vous apprendrez deux choses avec moi, la première, je suis toujours en avance d'une heure et deuxièmement, je ne répète jamais deux fois les ordres... ! Ah, et aussi..., je ne tolère pas la désobéissance !

Depuis son arrivée, chaque soir quand nous nous couchions, nous regrettions un peu plus notre ancien officier et chaque matin au réveil nous redoutions le pire... Le pire Andréas, tu t'en doutes, finit par arriver.

C'était en fin de journée, nous faisons notre ronde de surveillance, le lieutenant et moi. La guerre tirait à sa fin, il n'y avait aucun doute, ce n'était qu'une question de jours, de semaines tout au plus. Sur la rive opposée de l'étang, une petite silhouette avançait dans notre direction, c'était Fernand, parti à la recherche d'une bête égarée.

- Je vous parie ma solde, dit l'officier, que je lui place une balle entre les deux yeux.

- Vous n'allez pas tirer sur un enfant, mon lieutenant, vous n'êtes pas sérieux ?

- *Vous tenez le pari soldat ou vous faiblissez ?*

- *La guerre est finie, mon lieutenant, sauvons au moins ce qui mérite d'être sauvé.*

- *Rien n'est fini, vous faites du défaitisme, soldat, c'est passible du peloton d'exécution !*

- *Je refuse de parier avec vous, je refuse l'idée que la mort d'un être vivant soit un jeu !*

- *Très bien Schmitz... Vous faiblissez...je saurai m'en souvenir en temps voulu.*

D'un geste tranquille il avait amené la balle dans la culasse, fermé un œil pour mieux viser... L'enfant dansait sans le savoir dans la ligne de mire à la rencontre de sa mort.

- *Regardez bien soldat... Juste entre les deux yeux... Au millimètre près !*

Une détonation déchira le silence et le corps s'effondra sans un cri, j'avais dégainé mon arme et tiré à bout portant dans la tempe du lieutenant... Je n'avais pas faibli.

- *C'est toi qui l'as tué, me demanda Fernand en courant vers moi...Mais pourquoi ? Pourquoi t'as fait ça ?*

- *Pour me sauver, ai-je murmuré en le serrant contre moi et pour sauver mon âme...!*

Ensuite j'ai renvoyé le petit chez lui en lui demandant de garder notre secret, j'ai lesté le cadavre avec de lourdes pierres, puis je l'ai lancé dans l'eau, il disparut à jamais dans un tourbillon de bulles, avalé par l'épaisseur de vase... Peut-être y est-il encore !

Deux jours plus tard, nous déposons les armes sur la place du village devant une population surprise, la guerre était terminée et nous étions Fernand et moi, toujours vivants.

Peter-Hans retrouva son regard de vieillard, il passa la main dans les cheveux de son petit-fils, ses doigts tremblaient un peu.

- Voilà pourquoi je veux retourner en France, vois-tu ? Tu m'y conduiras Andréas ?

- Oui Opa, dit le jeune homme en serrant la main de son grand-père, je t'emmènerai.

Massif central - France

La grosse Mercedes noire stoppa sur la petite place de la ferme. Rien n'avait changé.

En entendant les chiens aboyer, une femme apparut en haut des marches.

- Excusez-moi, demanda l'allemand dans un français parfait, Fernand Vaugris demeure-t-il toujours à cette adresse, s'il vous plaît ?

- Oui, c'est mon mari. Tenez, il est là-bas, il casse du bois avec notre petit-fils.

Hans-Peter sentit une boule se former dans sa gorge, une boule qui lui aurait fait trembler la voix s'il avait voulu crier... l'enfant qui rangeait les bûches dans la brouette était le même que celui qu'il avait quitté des années auparavant.

Le passé était là... devant lui, le passé n'avait pas bougé d'ici... Il l'avait enfin retrouvé. Hans-Peter s'avança, une lumière éclairait son visage, ses yeux rayonnaient et un sourire faisait briller ses lèvres, il se laissa porter...

Quand il le vit apparaître sur le chemin, Fernand lâcha sa hache et resta immobile les bras ballants le long du corps. Il lui avait fallu le temps d'un éclair pour reconnaître le vieux soldat allemand, il ne l'avait jamais oublié.

Maintenant, ils avançaient d'un même pas l'un vers l'autre, des étoiles plein la tête et le regard embué, maintenant ils savaient... Ils savaient que ces étoiles derrière leurs yeux avaient plus de valeur que celles que portent les généraux sur

leur képi, ils savaient que c'était ces étoiles porteuses de vie et de paix qui transformaient à elles seules, les hommes en héros.